

Notre Bruxelles oublié

Jean d'Osta

8. Le trésor de Mademoiselle Surget

Parmi mes souvenirs d'enfance les plus colorés, je garde la vision des beaux albums d'échantillons de papiers peints que j'ai souvent feuilletés dans le magasin du tapissier Surget, chaussée d'Alseberg, 13, près de la Barrière de Saint-Gilles, pendant la guerre de 1914-18.



Ce tapissier, je ne l'ai guère connu. Guerroyait-il dans les tranchées de l'Yser ? Ou bien passait-il ses journées à coller du papier peint dans les belles maisons bourgeoises du « haut de Saint-Gilles », comme il l'avait toujours fait ? Je n'en sais plus rien.

Mais j'ai très bien connu sa fille, Mlle Léontine, qui régnait derrière le grand comptoir du magasin et qui servait « la pratique » (elle disait « la pratique » et non « la clientèle », car elle parlait un français désuet et châtié qu'elle avait appris chez les Dames-de-Marie de la rue Théodore Verhaegen).



Amie d'enfance de Mlle Léontine, ma mère avait l'habitude d'aller faire un bout de causerie chez elle, avec moi, lorsque nous revenions d'une expédition au magasin communal d'alimentation, rue du Fort (où nous avons fait la file pour une livre de lard un peu rance, ou pour des pommes de terre, du sirop, des rutabagas, de la céréoline ou pour un paquet de ce pseudo-café qu'on nommait torréaline).

Pendant cette guerre, la plupart des épiceries étaient fermées ou désertes (n'étant plus approvisionnées puisque la distribution des aliments essentiels se faisait par des services officiels) : aussi le magasin de tapisseries, peintures et passementeries de Mlle Léontine était l'un des plus animés du quartier. Les clientes qui y achetaient un cordon de store, une tringle de brise-vue ou un galon de papier y restaient bavarder amplement pour leur argent. Et ma mère, qui n'achetait rien, n'était pas la moins loquace. Souvent même elle conversait assise sur un tabouret derrière le comptoir, privilège que je considérais comme un grand honneur pour ma famille.

Quant à moi, gamin de neuf ou dix ans, je ne participais pas à ces parolotes, mais j'éprouvais pour Mlle Léontine une sorte d'amoureuse admiration, non seulement parce qu'elle me donnait chaque fois un drops ou un caramel mille (choses rares !) et parce qu'elle me permettait de feuilleter à loisir ses beaux livres d'échantillons dont les couleurs m'émerveillaient, mais aussi parce qu'elle avait un port majestueux, une taille rigide baleinée, une collerette aristocratiquement empesée, un chignon considérable et surtout un langage d'une impressionnante correction.

Par exemple, elle ne se serait jamais permis de dire «*un machin*» ou «*un truc*» : elle employait toujours le mot propre. En outre, elle prononçait toutes les consonnes de liaison comme le voulait l'Académie : c'est ainsi qu'elle me disait «*Tu as-z-un beau béret* ».

Cet «*as-z-un* » me saisissait de respect.

Bien entendu, Mlle Léontine ne proférait jamais une parole en patois flamand, quoique ce langage, encore très répandu à l'époque, lui fût certes familier. Mainte cliente lui parlait en flamand ; Mlle Léontine comprenait parfaitement mais répondait en français. La cliente en

savait toujours assez pour saisir le sens ; elle était même plutôt flattée qu'on la prît pour une « dame » connaissant le français ; et de longues conversations avaient lieu ainsi en deux langues, chaque interlocutrice parlant la sienne. Cela me paraissait tout naturel.

Plus tard, les visites à la Maison Surget s'espacèrent fortement. Mais je savais que Mlle Léontine y trônait toujours (et d'ailleurs en souveraine absolue, car ses parents étaient décédés peu après la guerre et elle était restée seule). Elle était à mes yeux une sorte d'institution saint-gilloise. Et jamais ne m'effleura l'idée qu'elle eût pu se marier. Elle semblait d'ailleurs sans âge et sans sexe.

* * *

Ainsi, pendant plus d'un demi-siècle, Mlle Léontine fut la vestale immuable de ce temple du papier peint. Chaque jour (depuis 1885, je crois), du matin au soir, sauf le dimanche après-midi, elle « servait la pratique » ou discutait avec les représentants qui venaient lui présenter les nouveautés.

Elle ne s'octroyait annuellement qu'un seul « jour de plaisir », comme elle disait. Ce jour-là, qui était traditionnellement le 15 août, elle prenait le premier train pour Ostende, munie d'un paquet de tartines beurrées, et rentrait vers onze heures du soir.

Les tartines devaient accompagner les crevettes fraîches et le verre de limonade de son repas de midi, dégusté dans un estaminet du quai des Pêcheurs (à Ostende, « ville de plaisirs », une demoiselle convenable osait pénétrer seule dans un café, ce qu'elle n'aurait pas risqué à Bruxelles, où cela aurait nui à sa réputation).

Au soir tombant, l'apothéose de ce jour de plaisir était concrétisée par une gaufre chaude en forme de coeur et une tasse de chocolat. J'ai mainte fois entendu la narration de ces délices ostendaises, lorsque Mlle Léontine venait goûter chez ma mère, le dimanche après-midi.

Cette commerçante modèle avait la réputation d'être riche. Propriétaire de la maison que ses parents avaient acquise au soir de leur vie laborieuse, elle possédait aussi des obligations des Tramways d'Odessa, des Mines du Donetz, de l'Electricité de Kiev et des titres de l'Emprunt 1912 de la Ville de Saint-Petersbourg, garanti par le gouvernement impérial, — tous placements dont les intérêts devaient assurer à Mlle Surget « le pain de sa vieillesse », comme elle disait. Certes, la guerre mondiale et la révolution russe entravèrent quelque peu le paiement régulier des coupons, mais ce ne pouvait être qu'une « mauvaise passe », comme elle en était persuadée : bientôt tout reprendrait son cours normal, la révolution russe tournerait court comme toutes les révolutions, les Tramways d'Odessa rapporteraient à nouveau des bénéfices aux épargnants belges qui en avaient financé la construction et Mlle Léontine toucherait ses coupons, avec tous les arriérés, comme il se doit.

* * *

Mais en 1935, lorsque Mlle Léontine, presque septuagénaire, sentit que sa santé défaillante l'obligeait à la retraite, les Tramways d'Odessa étaient toujours aussi peu rentables que les Mines du Donetz. D'ailleurs, même si l'Etat russe lui avait racheté ses actions à leur valeur nominale de 100 francs, elle aurait été dupée, puisque les francs de 1935 valaient dix fois moins que ses vrais francs d'avant la guerre.

Mlle Léontine vendit donc sa maison. Deux cent mille francs ? Trois cent mille ? Je ne sais au juste. Mais elle déclara qu'elle avait placé la majeure partie de ce capital en « viager » et qu'elle était ainsi assurée d'une rente perpétuelle de 650 francs par mois, ce qui était bien assez pour vivre et pour payer le loyer de 175 francs du petit appartement qu'elle avait loué près de chez ma mère, à Uccle, chaussée d'Alsemberg, 407, au cinquième étage d'une vieille maison de rapport sans ascenseur (aujourd'hui démolie et remplacée par un riche immeuble de la Caisse d'Épargne).

Six cent cinquante francs, en 1935, c'était en effet assez pour subsister, très modestement. Mais en 1939, la vie avait déjà fortement enchéri. Puis vint la deuxième guerre... Dans la tempête de l'inflation, Mlle Surget tint le coup avec ses 650 francs non « indexés », en vendant de temps en temps un de ses meubles ou un joli bibelot, et en se contentant strictement du ravitaillement officiel, sans recours au marché noir.

Cependant, un jour d'hiver de 1942, ma mère, qui était allée la voir à l'improviste, remarqua que son poêle ne brûlait pas et qu'elle était emmitouflée de lainages. Or, les gens de son âge avaient droit à des livraisons de charbon, au prix normal d'environ 125 francs les 500 kilos.

« Cent vingt-cinq francs, c'est cher pour moi avoua-t-elle. Car je dois d'abord payer le loyer, l'électricité, le gaz, la nourriture, les médicaments... Mes poumons ne vont pas bien, et le médecin demande 35 francs la visite... »

Alerté, je lui dis que je pourrais lui faire obtenir du charbon et les soins médico-pharmaceutiques gratuits, et cela discrètement, grâce à un fonctionnaire de l'Assistance publique que je connaissais.

Elle refusa absolument.

« Moi, Mlle Surget, être secourue par l'Assistance publique, jamais ! Je suis d'une famille honorable. Je ne veux pas faire à la mémoire de mes parents l'injure d'avoir une fille mendicante dont ils auraient honte ! D'ailleurs, je ne suis pas si pauvre : j'ai encore un petit trésor, notamment un billet de 1000 francs, que je ne veux pas entamer et que je garde pour payer mon cercueil et mon enterrement. »

Mille francs, c'était encore, pour cette pauvre honteuse, un trésor, tout comme à la Belle Époque, la belle époque de sa jeunesse.

Je ne sais au prix de quelles privations Mlle Léontine atteignit les derniers mois de la guerre. Son billet de 1000 francs demeura inemployé. Mais, méfiante et perdant quelque peu la mémoire, elle le cacha si bien qu'elle ne le retrouva plus : c'est ce qu'elle avoua un jour à ma mère, avec angoisse.

Un matin, peu de jours avant la libération de 1944, on la découvrit morte dans son lit. Sa maigreur était extrême. Dénutrition, asthénie, inanition : c'est en ces termes que le médecin prononça son oraison funèbre.

On chercha dans toutes ses hardes et ses paperasses le fameux billet de 1000 francs qui aurait payé ses funérailles. En vain. Le service communal des inhumations se chargea de l'enterrement (en quatrième classe) et l'Assistance publique délivra un « Bon pour un cercueil, valeur 200 francs ».

Un lointain cousin, seul héritier, emporta un bon fauteuil, une armoire et une table ; le propriétaire fit enlever le restant par un chiffonnier, après que ma mère eut « sauvé » quelques

souvenirs sans valeur (notamment un Emprunt de Saint-Pétersbourg 1912) et quelques dizaines de livres et de brochures, à mon intention.

* * *

Or, trente ans plus tard, en triant un fouillis provenant du grenier de ma feu mère, j'ai feuilleté ces brochures de Mlle Surget. L'une d'elles était un Guide pratique de Bruxelles, datant de 1909 et donnant la liste des rues, les itinéraires et les horaires des tramways, l'énumération alphabétique des saints avec la date de leur fête, les tarifs postaux et télégraphiques complets, etc.

Qui peut encore se préoccuper des tarifs postaux de 1909 ? Je les ai compulsés tout de même... Eh bien, entre les pages « Encaissements de quittances » et « Recouvrements internationaux », il y avait un billet de 1000 francs vert et un billet brun de 100 francs, à l'effigie d'Albert et Elisabeth... Le billet de 1000, beaucoup plus grand que les coupures actuelles, avait exactement le format du Guide Pratique : 22 cm sur 14.



Le billet de 1000 F de Mlle Surget équivalait au salaire mensuel d'un bon employé : un trésor !..
Son format était d'ailleurs considérable: deux fois plus long qu'une paire de lunettes.

Je tenais donc le trésor de Mlle Surget, tout ce qui subsistait des *Papiers Peints et Peintures de la Barrière*, Maison de Confiance fondée en 1871.

Trésor aujourd'hui dérisoire ! Ces billets sont évidemment périmés. Et même si la Banque Nationale faisait honneur à ses engagements, elle ne me rendrait qu'une infime partie de ce que ces billets ont réellement coûté jadis à la famille Surget.

Le tarif postal m'a d'ailleurs fourni une hallucinante illustration de cette décadence monétaire : on peut y lire que « le prix d'affranchissement des imprimés ne pesant pas plus de 25 gr est fixé à UN CENTIME, de même que l'affranchissement des journaux et périodiques jusqu'à 75 gr ».

Un centime ?... Aujourd'hui, l'affranchissement du moindre imprimé coûte quelque **CINQ CENTS FOIS PLUS !**

Vraiment, la pauvre et fière Mlle Surget est morte à temps ! Qu'aurait-elle fait de nos jours, avec sa rente viagère de 650 francs par mois, fruit du labeur et de la parcimonie de deux générations, — deux générations qui croyaient à un monde stable et juste où les rouleaux de papier peint et les billets de banque garderaient leur même valeur respective, et où les Tramways d'Odessa feraient des bénéfices et rétribueraient honnêtement leurs souscripteurs ?...

Jean d'Osta

**Copyright 1977 by Rossel Edition. Tous droits réservés.
Imprimé en Belgique sur les presses de l'Imprimerie Rossel.
Numéro de dépôt légal: D77/1740/30**